

Basilic

GAZETTE DE L'ASSOCIATION DES AMIS DE L'AMOURIER

Par défaut de nuit beaucoup de ce qui est écrit manque de langue, par défaut de langue beaucoup de ce qui est écrit manque de nuit.

Salah Stétié



Nos **VOIX DU BASILIC**, XIV^{es} du nom, ne manqueront ni de langue ni de nuit en ces journées du 01/02/03 juin 2012 pour donner visage à ce qui en manque et voix à ce qui résiste. À ce qui coupe et éclaire. À ce qui redresse au lieu d'anéantir. À ce qui laisse passer la vie, la porte et la maintient – j'aime ce verbe, j'y vois la main et l'acte de tenir, l'acte de prendre garde à ce qui compte dans l'homme, la chance qu'il est. Ce qui reste, aujourd'hui. Malgré tout.

Et, comme hier, ceci est l'enjeu d'un combat : la vie contre les forces de mort qui veulent conquérir le monde entier à travers des marchés toujours plus avides et toujours plus frénétiques. Laissons-les faire et ce sera "le triomphe de la mort" – Revoyez le tableau du XVI^{ème} siècle de Brueghel : tout est en feu, ciel, terres et mers, ça manque d'air ! – la fermeture des horizons, l'éclatement des haines, la victoire de l'absurdité, le

retour à la barbarie d'avant *Germinal*, le fanatisme sans vergogne de l'économie sous le dictat de la *phynance*. L'enfer. L'enfermement. L'asphyxie. Arsenal contre arsenal, les leurs sont financiers, les nôtres faits de livres. Ils parlent haut, tonitruent, nous parlons bas. Ils parlent dans le plein du jour, nous sommes du côté de la nuit. Du côté du silence. Que nous tentons de traduire en tentant de "parler contre les paroles" comme le voulait Francis Ponge. La parole de poésie – et quel que soit le mode d'écriture dans lequel elle s'actualise – ne s'emprisonne pas dans l'actualité – même si parfois on lui aimerait davantage d'efficacité pratique ! – elle sait renoncer au circonstanciel pour s'exercer sur/dans la langue jusqu'à *en condenser l'énergie afin, par elle*, écrit Bernard Noël, *de ranimer le soulèvement originel contre la condition mortelle*.

Je suis sûr que nos XIV^{es} **VOIX DU BASILIC** parce qu'elles sont lieu de rencontre présidée par l'amitié feront souffler ce vent que l'on voudrait propre à dévêtir la vie de ce que lui ajoute l'ombre de trop de nos contemporains et en libérer, autant que nous le pourrions tous ensemble, l'âme errante d'une vie en formation. Car, vous le savez, ces voix sont multiples. Redisons-le et ce sera l'occasion de vous donner un aperçu panoramique de nos 3 journées de juin.

Éditorial	1
Entretien d'Alain Freixe avec Jacques Ancet	2, 3, 4
Voix du Basilic 1, 2 & 3 juin 2012 Programme de la fête des Amis de l'Amourier ...	5
Notes de lecture sur les nouveaux livres parus :	
<i>Je ne serai pas m.</i> de Marie-Hélène Bahain par Françoise Oriot	6
<i>À deux doigts du paradis</i> de Michel Diaz par Marie Jo Freixe	6, 7
<i>Bienvenue à l'Athanée</i> de Daniel Biga par Yves Ughes	7
Agenda des amis	8
De la toile et quoi d'autre ? Scriptorium	8

Les visuels qui ponctuent ce Basilic sont des reproductions d'œuvres de **Martin Miguel** exposées en ce moment à la médiathèque de Contes (06).

Ce seront celles des marcheurs qui auront fait la randonnée jusqu'à Rocca Sparviera, ses ruines et ses légendes, dans la matinée du vendredi et auront partagé pas, pain et poèmes. Ceux des participants à l'atelier d'écriture, animé par Jeanne Bastide, dans l'après-midi sur le thème : *ce corps qui porte la voix*. Ceux des auteurs publiés dans l'année et qui seront présents samedi et dimanche : Jacques Ancet, Marie-Hélène Bahain, Daniel Biga, Patrick Da Silva, Michel Diaz. Les nôtres qui tentons d'animer ce **Basilic** au long de l'an, et bien sûr, surtout les vôtres que nous souhaitons les plus nombreuses et les plus actives possibles. Dans cette affaire de langue, dans son rapport au corps, je ne saurais oublier celle qui saura goûter notre soupe au pistou du samedi soir !

Venez ! Faites le voyage jusqu'à Coaraze. Des livres vous y attendent. Autant de voix inscrites dans le silence, entre les mots, sous le texte. Ce sont elles que nous laisserons résonner. Et que leurs vibrations nous portent !

L'homme qui s'épointe dans la prémonition, qui déboise son silence intérieur et le répartit en théâtres, (...) c'est le faiseur de pain.

René Char

Alain Freixe

Président de l'Association des Amis de l'Amourier



ENTRETIEN

Alain Freixe
avec Jacques Ancet

Pour discrète qu'elle soit, la voix de Jacques Ancet porte loin, balayant de nombreux territoires. Poète, il est l'auteur d'une bonne trentaine de livres. Il a obtenu en 2009 le prix Apollinaire pour *L'Identité obscure*. Essayiste, on lui doit entre autre un *Luis Cernuda* aux éditions Seghers en 1972, un *Bernard Noël ou l'éclaircie* chez Opale en 2002, *Chutes* (Tome I, II, III, IV) chez Alidades, *La Voix de la mer* et *L'Amitié des voix* chez Publie.net. Prosateur avec les quatre volumes d'*Obéissance au vent* écrits entre 1974 et 1984, dont les deux derniers *Le Silence des chiens* et *La Tendresse*, viennent d'être récemment réédités chez publie.net, avec son roman *Le Dénouement* (Opales/Pleine Page, 2001), avec *Image et récit de l'arbre et des saisons* (André Dimanche, 2002), avec *La ligne de crête* aux éditions Tertium en 2007, il est aussi l'incomparable traducteur des poètes de langue espagnole: le mystique Saint Jean de la Croix; le baroque Francisco de Quevedo et le non moins baroque Ramón Gómez de la Serna; le Nobel Vicente Aleixandre; et José Ángel Valente, Antonio Gamoneda, Andrés Sánchez Robayna et les Argentins, Alejandra Pizarnik, Jorge Luis Borges, Juan Gelman, et d'autres encore...

Une œuvre donc abondante et importante. Précieuse oserais-je dire tant elle occupe une place originale dans le panorama de la poésie française contemporaine. En retrait, étrangère aux tourbillons des modes, fidèle à une démarche obstinée et endurente qui voit son écriture rôder sur les crêtes, tutoyer les lisières, frôler les bords mal assurés des genres, toute tendue "vers ce lieu sans lieu où quelque chose s'achève et commence à la fois. Territoire vide – nu – où postures et costumes s'évaporent dans la nudité du non-savoir" (entretien avec Serge Martin, revue *Nu(e)* N° 37, 2007).

C'est cette écriture poétique qu'il nous donne à lire aujourd'hui avec ce *Comme si de rien* que publient les éditions de l'Amourier. 95 sizains et 2 proses dont une inaugurale qui pose l'enjeu du livre: "écrire le jour, ses odeurs, ses lueurs, ses rumeurs. Ce qui s'approche, s'éloigne" et le lieu même de cet enjeu: le poème "comme une fenêtre. Un petit rectangle de mots qui donne sur ce qu'on ne sait pas"... *Comme si de rien m'apparaît comme un livre plein de cette tendresse dont parle Bernard Noël à propos des poèmes de Jacques Ancet, tendresse comme celle d'un "reste de présence en train de dissoudre", comme celle d'une "vibration continue dont l'intonation imprègne tout du vocabulaire à la syntaxe". Tendresse d'un ton fait de simplicité, d'euphonie, de fluidité dans les agencements verbaux, de retenue. Tendresse d'un ton qui met tout en rapport avec tout. Ton d'un chant si le chant est "le point de tangence du subjectif et de l'objectif" (Michel Leiris).*

Alain Freixe:

"Ce qu'on ne sait pas", cher Jacques Ancet, ce n'est pas le monde, "la réalité" telle que notre langue et notre culture avec ses mots, ses préjugés, ses croyances, l'a construite et continue de la modeler en fonction de nos perceptions nouvelles, n'est-ce pas plutôt ce "tissu du monde" dont vous parlez et que vous appelez "réel", cela qui fonde et déborde notre "réalité", la compréhension que nous pouvons avoir de ce qui est. Ce "réel" n'est-ce pas ce après quoi court le poète, mots en avant, comme un qui marche dans la nuit une lanterne à la main ?

Jacques Ancet:

Le poète ne "court" pas après le réel comme s'il s'agissait d'un animal en fuite. Il y est immergé, comme tout le monde, mais sans le savoir tant la "réalité", cette description apprise, nous accapare et nous limite. Et cette "description", c'est notre langue et ce qu'elle véhicule d'idéologie et de culture qui nous l'impose, dès notre naissance. Nous y baignons. À tel point que c'est à travers elle que nous percevons, sentons, pensons. Elle est la somme de "tous ces grossiers camions et monuments qui, nous dit Ponge, forment bien plus que le décor de notre vie", puisqu'ils nous habitent et nous parasitent à notre insu. Je crois qu'on commence à écrire contre ça. Pour sortir de cette aliénation. Pour essayer d'échapper à cette radiophonie intérieure qui ne cesse de diffuser jusque dans notre sommeil. Parce qu'un beau jour on éprouve que seul le langage permet d'échapper au langage. Que ce n'est qu'en faisant bouger ces conventions, ces clichés, habitudes, qu'on arrivera peut-être à voir, à entendre, à penser autre chose. "On dit que nous sommes poètes, disait aussi Breton, parce que nous nous attaquons au langage qui est la pire des conventions". On commence donc par "parler contre les paroles", (Ponge, encore). Parler contre les paroles, c'est perdre ses repères, sortir de ce cadre rassurant où les mots disent ce qu'ils veulent dire. Alors, on ne sait plus où l'on est. On est là et on n'y est plus. Les choses n'ont pas changé et, en même temps, elles sont prises dans une étrange lumière. Cette lumière étrange, c'est pour moi, le signe du réel. Et si j'utilise depuis longtemps ce couple de termes qui a la même origine ("res" la chose), c'est pour faire sentir qu'entre réel et réalité il n'y a



pas de différence “ontologique”, comme disent les philosophes ; qu’il n’y a pas la réalité où nous vivons et une “autre réalité” (le réel) mais que c’est le même monde éprouvé différemment. Tout cela dans ce travail minuscule apparemment futile qui consiste, dans le langage, à faire bouger le langage, y mettre du jeu pour que dans cet imperceptible bougé – dans la lueur de cette lanterne de mots dont vous parlez – quelque chose d’autre puisse apparaître.

Alain Freixe :

Le monde est. On ne le voit pas. On ne voit que du langage. On voit des mots. Regarder, c’est lire, épeler les choses. Si telle est la “réalité”, comment accéder au réel, comment éprouver la présence ? Arriverons-nous à la saisir ? La gardera-t-on ou nous échappera-t-elle toujours ? Octavio Paz disait qu’il fallait “donner des yeux au langage”, partagez-vous son approche de l’écriture poétique ?

Jacques Ancet :

J’ai beaucoup lu Octavio Paz et ses essais, surtout, m’ont beaucoup marqué. C’est lui qui nous dit, au début de son grand poème autobiographique *Pasado en claro* (regrettablement traduit par ce raide *Mise au net*) que “voir le monde c’est l’épeler”. Que percevoir c’est déjà nommer. Nous ne voyons pas les choses mais seulement leur nom. Alors, “donner des yeux au langage”, ce serait justement

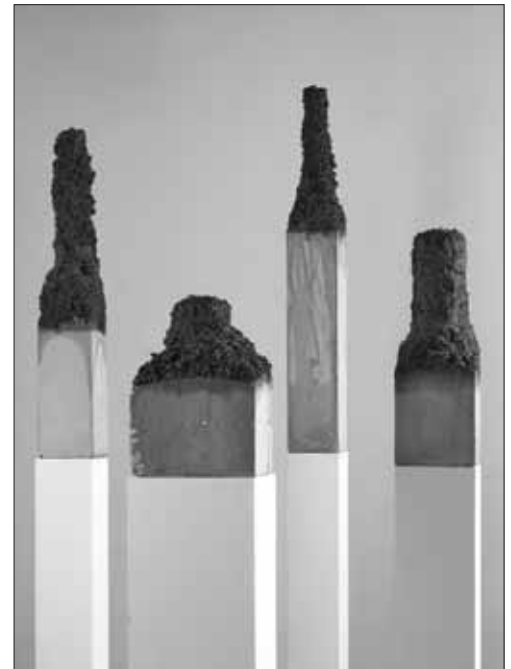


détruire ces “mots qui sont mes yeux” (Paz), qui me forcent à voir et donc m’empêchent de voir, pour, sur les ruines de la langue utilitaire et du sens institué, dans un langage qui ne me prendrait pas mes yeux mais me les donnerait, voir enfin. Ceci dit, j’ajouterais cette nuance importante : donner des yeux au langage, c’est lui donner une oreille. Car ce que je vois dans le poème (au sens large où il peut être roman, pièce de théâtre ou essai), en fait, je l’entends. À travers le passage silencieux d’une voix qui s’est mise à parler et qui, soudain, en sait bien plus que moi. À condition

que mon encombrante identité se soit mise en veilleuse, pour que dans l’espace laissé libre par son retrait, autre chose puisse advenir. Cet autre qui est je (Rimbaud), ce “latent compagnon qui en moi accomplit d’exister” (Mallarmé) et avec lui le langage et le monde comme à l’état naissant. Le réel ? Je ne crois pas. Qui peut l’atteindre ? Mais en tout cas son pressentiment.

Alain Freixe :

Comme si de rien regroupe donc 95 poèmes, soit 95 moments dûment datés entre le 10 juillet et le 23 juin, parfois même vous y ajoutez une parenthèse ancrant encore plus précisément le poème dans un présent d’écriture. L’ensemble ressemble à un journal mais ce n’est pas un journal ! Ce n’est pas le compte rendu de votre vécu quotidien ni vos réflexions sur le cours du monde ni des notes de poétique par exemple que vous préférez appeler des Chutes – le quatrième volume (2001-2004) vient de paraître aux éditions Alidades. Diriez-vous qu’il s’agit là d’une sorte de chronique – Je rappelle que vous avez publié *Chronique d’un égarement* en 2011 aux éditions Lettres Vives – non en son sens traditionnel de relation d’événements historiques mais plutôt comme production de présent au fil des jours et ce par le travers du corps, dans le poème ?

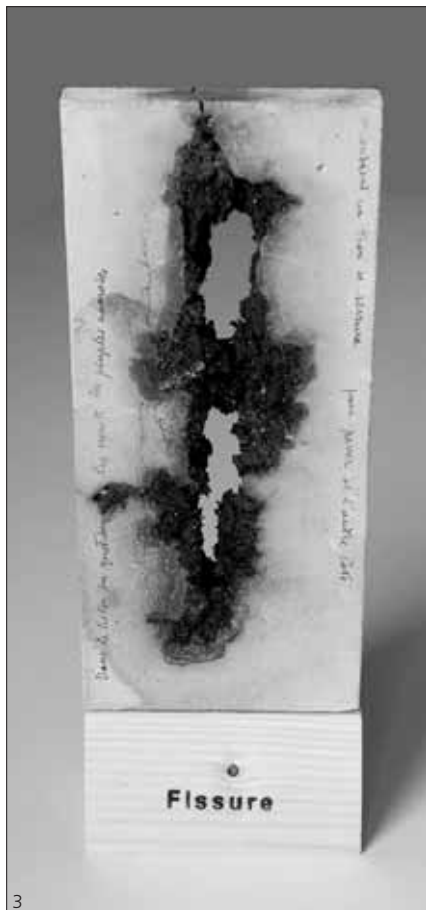


Jacques Ancet :

Ce que j’entends, dans le mot “chronique”, ce n’est pas l’idée de restitution chronologique d’événements, mais c’est le mot “temps” (*chronos*). Oui, écrire le temps, voilà qui m’occupe depuis longtemps. Depuis mon cycle de poèmes romanesques, *Obéissance au vent*, en passant par *Image et récit de l’arbre et des saisons*, cette chronique du regard qui m’a tenu un an devant un arbre de bois, de feuilles, de ciel et de langage. Ici, je ne fais que ça : parler à l’indicatif présent. Rendre compte de l’événement toujours recommencé d’être là, ici et maintenant. Chaque jour, à la même heure, entre une et deux souvent, sur cette bascule du présent, voir en écrivant, à l’écoute de ce qui parle et pourrait n’avoir jamais de fin. Entrer, par l’intermédiaire d’un petit carré de mots, dans le miracle quotidien et extraordinaire d’être vivant.

Alain Freixe :

Rien, le mot présent dès le titre est récurrent dans ce livre. Presque rien, pas grand-chose, voilà ce qui reste “quand on se retourne” dites-vous. Moins qu’un chemin, moins que des traces, juste “un miroitement évaporé. Comme si rien n’avait jamais été.”, miroitement dont les 95 sizains – Compter rassure, dites-vous souvent ! – en donnent pourtant le rayonnement et la résonance. Comme si de rien n’est donc pas rien et si ce n’est pas le rien d’en haut dont parlait Simone Weil, ce serait le rien d’ici-bas comme une



transcendance qui logerait dans l'immanence, un rien germinatif, quelque chose de l'ordre de ce "rien qui fait tout surgir" dont parlait Sören Kierkegaard ?

Jacques Ancet:

Une transcendance dans l'immanence ? J'accepte la formule. Puisque pour moi il n'est pas d'autre monde que l'infinité de celui-ci. Ailleurs est ici. L'autre est en moi. Rien de clos, de fermé : tout est poreux dès lors qu'on cesse de laisser agir cette perception utilitaire qui est la nôtre à longueur de temps. Alors on se sent traversé comme par l'univers entier. On ne voit rien et on voit tout. *Rien – nullam rem* : aucune chose en particulier et toutes à la fois. Hors cadres, hors codes, hors sens (dans les deux sens) ; ce qu'on ne peut ni percevoir ni appréhender, ni même

imaginer, mais qui est là : *la plénitude imperceptible de ce qui est*. Non pas une transcendance, un arrière monde, mais, plutôt, oui, une transcendance dans l'immanence – une immanence absolue. Contre les idéalisations, les sacralisations et les théologisations (positives ou négatives) de tous poils, l'affirmation de l'essentielle continuité du monde.

Alain Freixe:

Deux questions, cher Jacques Ancet, à propos de votre ponctuation dans Comme si de rien. La première consiste à remarquer que vous l'avez rétablie dans le corps du poème alors que vous l'aviez supprimée dans Un Morceau de lumière, paru en 2005 aux éditions Voix d'Encre et la seconde que tous vos dizains s'achèvent hors ponctuation. J'y verrais pour ma part l'affirmation d'un insaisissable du présent, d'un inachevable fondamental qui du coup ne manque pas de renvoyer au commencement pour le mettre en question et induire que ça a toujours déjà commencé...

Jacques Ancet:

La ponctuation s'impose ou ne s'impose pas. Je n'ai pas de position arrêtée dans ce domaine. Certains poètes l'ont bannie, ce que je peux d'autant mieux comprendre que j'ai effectivement pratiqué dans certaines sections de *Journal de l'air* et dans *Un morceau de lumière* ce même abandon à la parole, ce laisser venir, qui ne canalise pas le flux par des chicanes ou des écluses – qui laisse parler. Ce refus, donc, d'une convention qui peut effectivement brider, entraver par des articulations logiques, ce qui relève du souffle. Mais après plus d'un siècle de pratique plus ou moins suivie, ce choix, s'il est systématique, me paraît être quelque peu convenu et relever à son tour d'une

convention qu'il avait pour but à l'origine de remettre en cause. Pourquoi se priver de cette gestuelle graphique que représente la ponctuation, à condition, bien sûr, de la soumettre et non de s'y soumettre ? Comme dans le cas que vous signalez de *Comme si de rien* (mais c'est la même chose dans les proses de *Chronique d'un égarement*) où le corps du poème est ponctué mais pas sa fin. Comme pour laisser le texte ouvert sur l'inconnu qu'il appelle et qui l'appelle. Ou, comme vous le dites bien, pour souligner un radical inachèvement. Ou, plus simplement pour ouvrir sur le texte suivant, en laissant ainsi entendre que ces instantanés sont pris dans une continuité qui les empêche de se fermer sur eux-mêmes... Pour le reste, ponctuer, c'est évidemment, d'une certaine manière prosaïser le poème, le rendre à une linéarité réglée de la prose, ce "discours qui va tout droit" (*Prorsa oratio*). Tout en lui échappant par la mise en œuvre d'un texte qui ne raconte pas, ne décrit pas, ne pense pas (même s'il peut le faire par surcroît) parce qu'il est essentiellement de l'ordre d'un faire et non d'un dire. Inversement, dans les longues proses d'*Obéissance au vent*, limiter la ponctuation à la seule et unique virgule, sans majuscules ni points, c'est s'abandonner au flux pulsionnel qui porte le texte – c'est

poétiser la prose. Autrement dit, il n'y a pas de prose et de poésie (même si les catégories existent pour faciliter les classifications). Ou alors, tout est poésie (Mallarmé) ou tout est prose (Pasternak), ce qui revient à sous-entendre qu'il n'y a qu'un seul et même mouvement

d'écriture qui traverse tous les genres et à partir duquel s'élabore ce qu'on appelle "littérature".



Comme si de rien
collection Fonds Poésie
L'Amourier éditions

VENDREDI 1^{er} JUIN

■ 10h

Randonnée poétique

(ponctuée de lectures) à Rocca Sparviera
Rendez-vous à 10h sur le parking
de la route du Col St Roch à Coaraze

1h30 de montée. Retour dans l'après-midi.
Prévoir casse-croûte, eau et chaussures adaptées.

■ 14h30-18h30

Atelier d'écriture animé par Jeanne Bastide

sur le thème: *Ce corps qui porte la voix*

Gîte de l'Euzière

(à 800m du village, sur la route du Col St Roch)
Inscription nécessaire. Participation aux frais: 30€

■ 19h

Buffet / Lectures

en présence de **Jacques Ancet,**
Michel Diaz et **Patrick Da Silva**

sur le thème de l'atelier d'écriture

Gîte de l'Euzière

Réservation nécessaire. Participation aux frais: 12€

*Depuis treize ans, l'Association
des Amis de l'Amourier organise
des rencontres littéraires
à Coaraze où sont installées
les éditions de l'Amourier.
Dans un cadre exceptionnel,
en haut du village, place du
Château, ce rendez-vous
s'adresse à tous,
amoureux des livres,
flâneurs curieux, découvreurs...
Une occasion de rencontrer
des auteurs, d'échanger
sur la littérature en train de se
faire, d'en savourer
la portée et la pensée...*

L'Association des Amis de l'Amourier (association loi 1901) tiendra son assemblée générale dimanche matin 3 juin à 10h30 place du Château. Amis, adhérents, vous y êtes tous conviés. Au-delà des rapports obligés (moral et financier) nous y débattons des perspectives de l'association.

Petit rappel pour ceux qui voudraient adhérer à l'association, la cotisation annuelle est soit de 15€ pour les membres associés, soit de 30€ pour les membres partenaires qui peuvent alors prendre part au vote.



SAMEDI 2 JUIN

■ à partir de 14h

Accueil / café

■ 14h30

Rencontre (animée par Alain Freixe) avec **Jacques Ancet**

autour de son livre:
Comme si de rien

■ 16h30

Lectures et rencontre des auteurs de L'Amourier dont le livre a été publié cette année:

Marie-Hélène Bahain

Je ne serai pas m.

Michel Diaz,

À deux doigts du paradis

Présentation de Patrick Da Silva,
dont le livre *À la guerre* sera lu le
lendemain, dimanche.

■ 18h

Lectures par Jacques Ancet

Comme si de rien

et **Daniel Biga**

Bienvenue à l'Athanée

■ 20h

Apéritif

offert par l'association des Amis de l'Amourier

Soûpe au pistou

Salle des Cadrans solaires

Réservation nécessaire. Participation aux frais: 15€

DIMANCHE 3 juin

■ 12h30

Buffet place du Château

■ 14h30

Lecture par **Patrick Da Silva** de la première nouvelle *Dix ans* de son recueil *À la guerre*

■ 15h30

Table ronde

(animée par Raphaël Monticelli) avec

Jacques Ancet,
Marie-Hélène Bahain, Daniel Biga,
Patrick Da Silva et **Michel Diaz.**

sur la mise en voix de la poésie,
de la prose, du texte en général.

■ 17h15

Lecture des autres auteurs de l'Amourier
présents:

Jeanne Bastide, Jacques Ferlay,
Alain Freixe, Raphaël Monticelli,
Yves Ughes...

■ 18h

Pot d'envol... pour la route!

Entre les temps de lecture, une pause
permet de discuter, de se détendre autour
de la buvette et de découvrir la librairie...

Réservations pour la restauration

Le samedi soir, la soupe au pistou est limitée
pour des raisons pratiques à 80 convives.

Pour confirmer vos réservations, veuillez
- soit nous renvoyer le formulaire ci-dessous (à
l'Association des Amis de l'Amourier, 5 rue de
Foresta, 06300 - Nice)

- soit téléphoner au 04 93 79 32 85

- soit envoyer un mel à
bernadettegriot@amourier.com

Nom

Téléphone

vendredi soir 1^{er} juin à 19h

Je réserve ... repas (paf 12 €)
à la soirée lecture/buffet

samedi soir 2 juin

Je réserve ... soupe(s) au pistou
(participation aux frais 15 €, vin en sus)

dimanche midi 3 juin, place du Château

... personnes participeront au buffet
Participation aux frais libre

Je ne serai pas m.

Marie-Hélène Bahain

collection Fonds Proses, éd. L'Amourier



Qu'est-ce que la langue ? Et avons-nous tous la même ? On connaît de grandes catégories : la langue de l'école, la langue des cités, les "éléments de langage" des politiques... Dans une langue donnée où chacun prend pour construire son langage, c'est-à-dire pour se dire et exprimer son rapport au monde, quelle peut être la langue d'un adolescent qui, depuis plusieurs années, ne parle plus ?

Un garçon qui sait lire et écrire mais ne dit plus un mot, ne peut plus prendre le bus, ne peut plus aller à l'école. Un garçon qui a des peurs imprévisibles, des crises violentes... Une énigme pour le reste du monde, parents et médecins compris. *Les relations avec les autres comme je sais pas ce que c'est, je peux pas les améliorer, il faudrait d'abord me les donner.*

Marie-Hélène Bahain, d'une plume tout en finesse, perce une brèche dans cet indicible. Elle explore en particulier le rapport qu'Alban entretient avec les mots : *Les mots des autres, ils passent, ils me laissent rien. Ceux qui sont écrits, si, c'est pour ça que je lis sans cesse parce que ces mots-là, ils s'arrêtent en moi si je les invite, ils restent si je leur dis de rester. J'étonne : Comment peut-il lire des livres aussi savants ? Il doit rien saisir, il fait semblant, il y a qu'à l'interroger, vous verrez, il a rien retenu.* Certains mots le passionnent, il en fait des listes qui l'enchantent. D'autres mots sont si dangereux qu'on ne peut les écrire : *Je ne serai pas m.* Certains ont comme un mauvais goût : *Et horribles, c'est beaucoup plus fort que DÉTESTABLES et dans détestables, à l'intérieur, il y a des choses qui me plaisent pas du tout, pas du tout. Des choses qui mesurent. J'ai déjà dit : je suis pas à vendre, je suis pas à mesurer non plus.*

En contrepoint et superposé au texte d'Alban (saisi sur son ordinateur), nous lisons également le contenu d'un carnet de la mère, recopié en cachette par son fils. Car cette mère – désemparée, maladroite – est le pivot de la vie d'Alban. Relation difficile, évidemment : *Et le lien entre elle et moi fait un nœud.*

Par la confiance de ces mots et de ces pensées qui "entrent chez lui", ces larmes qui circulent de l'un à l'autre... Alban, si étranger au départ, nous devient extraordinairement proche. Merci, Marie-Hélène Bahain, de permettre une telle rencontre.

Françoise Oriot

Je ne serai pas m., 12,00 €



À deux doigts du paradis

Michel Diaz

collection Fonds Proses, éd. L'Amourier

Pour l'auteur des neuf nouvelles réunies sous ce titre il est un fil conducteur, celui du passage. Fil conducteur pour avancer dans l'univers étrange, envoûtant, que Michel Diaz sait créer par des évocations fortes, maniant une langue riche et imagée.



Il en est deux, justement intitulées *Passages (I et II)* qui donnent à entendre deux textes qui se font écho, dans les voix de Nina et de Michaël un vieux couple, à l'heure où, dans un mouiroir – hôpital ou maison de retraite – tout semble s'achever pour lui. Pourtant la vie est là, portée jusqu'au bout par l'amour. Les souvenirs affluent – les bons et les mauvais – d'une longue vie commune, et transfigurent les lieux sordides du quotidien qui s'effacent au rappel des paysages et des bonheurs d'autrefois et aussi par l'énergie de celle qui entraîne son compagnon dans le rêve d'une balade imaginaire, tentative d'évasion ultime : *Je lui ai dit : voilà ce qui nous reste à faire... Nous aurons la nuit devant nous... Imagine... Nous sommes partis... Sur la pointe des pieds... Et chacun son petit balluchon... Pas difficile de tromper la surveillante en passant par derrière...*

Au fil de ces pages haletantes, par l'alternance des graphies et la ponctuation suspensive, se manifeste l'acharnement à vivre, à aimer, et la lucidité de deux personnages, deux belles figures d'humanité qui parviennent au seuil de leur paradis, dans la sérénité.

C'est émus que nous allons plus loin dans le livre, suivant le/les narrateurs dans leurs errances à travers des paysages, des univers, anodins a priori et qui soudain basculent dans des atmosphères lourdes d'angoisse tandis que les personnages se débattent avec leurs frustrations, leurs fantasmes. L'auteur ne prétend pas nous les rendre tous forcément



Bienvenue à l'Athanée

Daniel Biga

collection Fonds Poésie, éd. L'Amourier



Je le jure, croix de bois, croix de faire, j'ai lu la totalité du dernier livre de Daniel Biga, Bienvenue à l'Athanée, j'ai tout lu, tout bu, presque tout vu, mais je limiterai ma note au préambule. Praeambulus en fait.

sympathiques poussant parfois le trait jusqu'à la caricature et le ton au sarcasme.

Les situations sont le plus souvent de grande solitude, de rupture et de remise en cause (amoureuses, professionnelles, familiales); à contre-courant de la désespérance il y a une recherche d'apaisement, cette tension vers le paradis, par un travail sur soi-même qui peut se faire par le retour aux sources, aux souvenirs: la chronologie se bouscule dans les récits où les temps se juxtaposent – présent, passé, et conditionnel, mode de ce qui n'est pas mais de ce qui est possible. Les représentations se fondent, et sont convoqués père, mère, figures admirables et d'autorité jusqu'à ce que les rapports s'inversent dans des rêves ou des accès de délire dans lesquels ceux de l'Homme font écho à ceux de la Nature.

Michel Diaz nous entraîne dans ses marches en campagne ou aux bords des fleuves, dans les méandres d'une conscience en prise à des pulsions meurtrières; la force de l'auteur résidant dans la création d'ambiances inquiétantes, ambiguës mais sans réelle certitude quant au passage à l'acte. Ou bien il n'y a plus de promenade: enfermée dans un petit appartement, une comédienne, aujourd'hui oubliée, ne s'enlise pas dans les regrets de sa beauté passée ni dans la nostalgie de ses rôles, *Elle est là, elle attend, faisant le propre, le net, le vide. [...] Pour entrer doucement dans la mort. Ou plutôt, pour sortir de la vie. Discrètement.*

Vers quelle renaissance? Tandis que nous, lecteurs, sommes devant *la révélation qui soudainement nous projette dans d'autres territoires de nous-mêmes, d'autres contrées de l'expérience où de nouvelles configurations psychiques se redessineront en nous.*

Marie Jo Freixe

À deux doigts du paradis, 18,00 €

Cela remonte à loin, cette passion des mots doublée d'une envie de les tordre, de se tordre en eux. Avec Daniel Biga, the big A, la langue ne peut se reposer. Pétrie comme pâte à pain, elle se déforme dès qu'elle est mise en boule. Et se mêle à d'autres langues. Et les changements de genre sont éclairants: *L'Afrique est en nous**, *le fric est en eux*, écrivait-il dans un précédent recueil.

Ici, Bienvenue donc. À l'Athanée.

Une vie. Une trentaine de livres et des interrogations qui montent: *Comme se modifie le corps-esprit de celui qui écrit. Qui cependant, demeure le même être qui se continue, se vivant, se disant. Se découvrant à travers ce – ceux – qu'il vit, voit, perçoit.*

Bien sombre pourrait être le point d'arrivée, seul point de certitude universelle. Mais l'écriture établit encore quelque distance heureuse. Par les mots, chaque pas de vie se fait *poévie*, et la mort certaine recule, pour un temps.

Car de *favorite, la page devient amante*. Et l'embrassement s'accomplit. L'embrassement a lieu, emportant le verbe. *Elle ne préserve ne refuse rien l'Amour avec elle n'est jamais amoindri banal ce jeu stérile Elle se donne entièrement. Au commencement elle était ce vide essentiel d'où naissent les formes À la fin la page est pleine: et moi libéré.*

De telles pratiques Bigaraies, et Bigarures, ont de quoi déstabiliser, et elles brouillent la perception du monde. Il advient même que se perçoive l'invisible, passent alors *Sept Anges. Seul existe derrière moi/la profondeur du mystère/... étrange être ange.*

Dans leur transparence les anges transmettent la vie, le goût des éléments, et Daniel Biga peut alors se lancer dans un murmure troublant: *Lettre à Monia: Quand je serai mort n'aie pas peur...*

Eh voilà, je voulais me limiter au préambule, mais j'ai foncé comme ces personnages de dessins animés qui sortent de la page.

Pas ma faute: le débordement de Daniel Biga est contagieux.

Va donc retenir les mots, toi, contenir le mouvement quand tu as lu ce paragraphe de la première page: *tour à tour se mêlent intimement, amour, hamour, gravité, légèreté, naïveté, bon et mauvais goût, je et jeux de langues, geais de maux et jets de mots, cent variations et sans déclinaisons sur l'art – comme le non-art – d'être ou de tenter d'être.*

L'Athanée peut attendre. Encore un peu.

Yves Ughes

Bienvenue à l'Athanée, 13,00 €

L'Afrique est en nous, collec. D'Aventures, L'Amourier éditions, CD intégré, 15,00 €

- **Galerie ARTS 06** à Nice
Expo et lecture de Daniel Biga
Bienvenue à l'Athanée
vendredi **11 mai 2012** à 19h
- **Fête des Amis de l'Amourier**
Place du Château à Coaraze
Rencontres littéraires VOIX DU BASILIC
ven. **1**, sam. **2**, dim. **3 juin 2011**
voir programme page 5
- **Marché de la poésie - Paris**
Place Saint-Sulpice
Jeanne Bastide, Michaël Glück,
Jean Mailland, Yves Ughes...
jeu. **14**, ven. **15**, sam. **16**, dim. **17 juin**
- **Lodève Les Voix de la Méditerranée**
16-22 juillet 2012
Auteurs invités:
Sylvie Fabre G. et Claude Held
Présence des éditions L'Amourier:
ven. **20**, sam. **21**, dim. **22 juillet**
- **Sète Voix vives de Méditerranée en**
Méditerranée. 20-28 juillet 2012
Auteurs invités:
Jacques Ancet, Marie-Claire Bancquart,
Béatrice Bonhomme et Alain Freixe
Présence des éditions L'Amourier:
jeu. **26**, ven. **27**, sam. **28 juillet**

EXPOSITIONS

- **Médiathèque de Contes**
Martin Miguel
"hésitantes frontières"
livres d'artistes et œuvres croisées
15 mai - 22 juillet 2012
vernissage le mardi 15 mai à 18h30
Lecture des textes des livres le 7 juin 18h30
- **Galerie Quadrige** à Nice
Eric Massholder
11 mai - 9 juin 2012
- **Prieuré Ronsard**, La Riche (37)
Bernard Dejonghe
pièces de céramique et de verre
accompagnées de textes de R. Monticelli
et de photos de F. Goalec
16 juin - 30 septembre 2012
- **CIAC** de Carros (06)
Frédérique Nalbandian
et **Patrick Lanneau**
20 juin - 28 octobre 2012
- **Forcalquier et St Étienne-les-Orgues**
Hommage et rencontre avec **Michel Butor**
dimanche 8 juillet 2012 (9h - 19h)
Couvent des Cordeliers

Exposition "Les mots dans la peinture"
4 juillet - 12 août 2012
Centre d'art Boris Bojnev

DE LA TOILE ET QUOI D'AUTRE ?

De la toile et des mots, Un maillage possible

par Yves Ughes

Depuis le Basilic n° 10, cette rubrique est consacrée aux sites amis, ceux qui animent sur la toile une défense de la poésie, de la littérature ou des arts plastiques. Dans ce numéro nous vous proposons un détour par :

Scriptorium

<http://www.scriptorium-marseille.fr/>
dans la lumière charnelle de la ville

On entre dans ce site par deux mots : situation et action. Situation, dans la ville, dans la vie, dans la poésie. Action par la poésie, dans la ville, pour la vie. Le portail méditerranéen franchi, on se trouve pris en plein jaillissement, comme dans une ville fracassée par un excès de senteurs et de vitalité, une cité se recomposant donc, par une action poétique menée avec vivacité dans les artères, comme oxygène essentiel. Mais avec la modestie d'une respiration acquise : *La poésie ne gouverne rien, c'est bien connu, elle a son énergie d'imaginaire, ses vides et ses débordements, mais surtout son désir fervent d'intensifier le rapport qui nous relie au monde.*

Aller donc dans ce lieu comme partant d'un point névralgique de centre-ville pour circuler dans les mots avec des semelles de vent. Car la poésie est marche, mouvement. *À chaque instant, elle s'emploie à partir dans le langage à la rencontre du réel qui se dérobe. La tâche est ainsi toujours à reprendre dans un contexte de société qui étend l'illusion du prévisible dans des systèmes clos. Mais ce temps immédiat est sans trame ni épaisseur ni point de fuite, il appelle de fait un autre regard, d'autres façons de vivre ensemble.*

Rien n'est possible si la poésie ne se donne pas pour but d'excéder la page, de passer par le corps, et de créer la rencontre. Il faut lire l'action menée sous le signe *Retour à quai du Bateau Ivre* pour comprendre que le Scriptorium de Marseille se présente comme une force centripète regroupant nombre de voix diverses, pour engendrer un mouvement centrifuge conduisant aux lieux de tous, quais, plages, rues et restaurants.

Le Scriptorium est un de ces espaces de vie minuscule qui croit aux cailloux blancs et noirs du poème, comme une façon possible, si infime soit-elle, de lever à plusieurs voix un chant inattendu et fervent dans le monde contemporain.

Ce site est fait de chair, de nerfs, de sourires et de rires, de claqués sur l'épaule, de notes de lecture, que l'on y fasse un détour avec le texte écrit par Valérie Brantôme sur *Le Poème des commencements* pour s'en convaincre.

Il donne à entendre le mot fraternité, ce mot innerve l'ensemble de la présentation.

Et les rubriques qui s'égrènent parlent d'elles-mêmes, dans le débord : *Hors les murs, Sens de l'humeur, Feuilles de poésie, Intervalles* et, comme par le truchement d'une vague inattendue, *Translate beyond the walls*.

Le scriptorium qualifiait jadis l'atelier dans lequel les copistes réalisaient les livres copiés manuellement. Par sa pratique le Scriptorium de Marseille, animé par Dominique Sorrente et une solide équipe, travaille comme un lieu d'attentions : il accueille les mots arrachés à la main.

Mais il se dresse également comme un sémaphore de poésie à Marseille.

En mouvement permanent donc.



Les œuvres croisées de **Martin Miguel** reproduites dans ce numéro ont été réalisées avec des écrivains :

1. A. Freixe, *Villes, passages sombres du temps*, 2000
2. R. Monticelli, *Silence de météore 2*, 2011
3. M. Butor, *Fissure*, 2007
4. R. Monticelli, *Improvisations sur quelques pans de mur*, 1997
5. R. Monticelli, *Lettrines*, 1996
6. R. Monticelli, *Trouées d'émergence*, 2004
7. J. Bonnetto, *Constellation*, 2008

Le Basilic

gazette de
L'Association des Amis de l'Amourier
5, rue de Foresta - 06300 - Nice
est publié par l'AAA

dont l'action est soutenue par la Ville de Nice et le Conseil Général des Alpes-Maritimes.

Comité de rédaction

Alain Freixe
Marie Jo Freixe
Bernadette Griot
Martin Miguel
Raphaël Monticelli
Françoise Oriot
Yves Ughes

Maquette : Bernadette Griot

L'Amourier éditions
223 route du Col St Roch
06390 - COARAZE

Tél. : 04 93 79 32 85
Fax : 04 93 79 36 65

amourier.com
l'amour des livres